

Un faux lapin dans un faux chapeau

Umberto Eco, *la Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985; 274 pages

René Lapierre

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1986). Compte rendu de [Un faux lapin dans un faux chapeau / Umberto Eco, *la Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985; 274 pages]. *Liberté*, 28(3), 148–151.

RENÉ LAPIERRE

Un faux lapin dans un faux chapeau

Umberto Eco, *la Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985; 274 pages.

Nous connaissons déjà Umberto Eco comme essayiste (*l'Œuvre ouverte*, 1965, et *la Structure absente*, 1972), et bien sûr comme romancier (*le Nom de la rose*, 1982); voici à présent que Grasset nous invite à le découvrir en chroniqueur, en publiant sous forme de recueil une série d'articles écrits par lui pour divers périodiques italiens entre 1953 et 1983.

Initiative un brin racoleuse, disons-le tout de suite, qui mise davantage sur la renommée du sémiologue et du romancier que sur la cohésion des textes; la couverture du livre ne mentionne même pas le fait qu'il s'agit d'articles ou de chroniques, et se contente de rappeler qu'Eco est l'auteur du roman que l'on sait (suggérant de la sorte quelque chose de similaire, ou tout au moins de comparable en termes d'écriture).

Or, il n'en est rien. Non seulement la plupart de ces textes sont assez étrangers les uns aux autres sous le rapport du ton, de la perspective et du contenu (ce qui n'est pas en soi un défaut, bien que cela contredise la suggestion éditoriale) mais en plus, ils échappent en grande majorité au champ critique établi par le titre — dès lors faussé, gauchi lui aussi par un problème d'optique. La «guerre du faux» ne franchit pas en fin de compte la première partie du livre, intitulée «Voyage dans l'hyperréalité»; c'est-à-dire qu'elle se limite à cinq ou six articles courts qui relatent, à la

manière d'un récit de voyage, les visites d'Eco dans ces « musées de faux » que seraient les musées de cire américains, les demeures et les collections particulières de certains millionnaires comme W.R. Hearst, L.B. Johnson ou Paul Getty, ou encore les Disneyworld, Disneyland et Marineland, les motels californiens et les autoroutes de la Floride.

Ce n'est pas, loin de là, que l'idée manque d'intérêt: les objets, les décors que nous présente Eco n'ont en effet rien de banal et nous réservent, même à nous qui pouvons pourtant y reconnaître des détails familiers, d'étonnantes choses. Le problème n'est pas tant ici fonction du sujet qu'affaire de perspective: Eco choisit en effet de prospecter ces univers (américains) du faux à la lumière d'une « vérité » culturelle qui veut sans cesse rétablir sur une sorte de droit historique la préséance du modèle européen. De sorte que les curiosités esthétiques exhibées par l'auteur rentrent chaque fois dans une représentation dont elles font assez durement les frais. Eco défend ici le point de vue de « l'art », non pas de manière à développer une lecture ou une esthétique actualisées du faux, mais plutôt de façon à récuser ou à réduire au profit d'un principe rigide de séparation des styles ce qui ne rentre pas dans une économie européenne du beau et de l'authentique. D'où le piège, inévitable dans de telles dispositions, de l'indignation vertueuse; Eco y retombera du reste fréquemment, avec une opiniâtreté ravie:

Les pauvres mots dont dispose le langage naturel des hommes ne peuvent pas suffire à décrire le Madonna Inn. Pour en rendre l'aspect extérieur, distribué en une série de constructions auxquelles on a accès à travers une station-service sculptée dans la roche, ou le restaurant, les bars et la cafétéria, on peut tenter seulement de suggérer quelques analogies. Imaginons que Piacentini, pendant qu'il feuilletait un livre de Gaudi, ait pris une dose exagérée de LSD et se soit mis à construire une catacombe nuptiale pour Liza Minnelli. Mais ça ne rend pas l'idée.

Disons: Archimboldo qui construit la Sagrada Familia pour Mireille Matthieu ou bien: Linda de Suza qui dessine un local Tiffany pour les Novotel. Ou bien encore le Sacré-Cœur imaginé par Dupont Lajoie. Les villes invisibles de Calvino décrites par Delly et réalisées par Leonor Fini pour une foire de tissus. La Sonate en «si» bémol mineur de Chopin chantée par Luis Mariano et exécutée par la fanfare des pompiers de Trifouillis-les-Oies. Mais ça ne suffit pas. Essayons de décrire les latrines. (p. 28)

Et plus haut:

On est offensé par la voracité du choix et angoissé par la crainte de succomber à la fascination de cette jungle de beautés vénérables, qui indubitablement a un goût sauvage, une tristesse pathétique, une grandeur barbare, une perversité sensuelle et qui respire la contamination, le blasphème, la messe noire, comme si on faisait l'amour dans un confessionnal avec une prostituée habillée de vêtements sacerdotaux en récitant des vers de Baudelaire tandis que dix orgues électroniques émettent le Clavecin bien tempéré joué par Scriabine.

L'impression que tout ceci finit par développer n'évoque malheureusement pas la perspicacité, mais bien la courte vue. On s'étonne, par moments, de voir un sémiologue éviter la dimension problématique de la question au profit d'une sorte de mépris axiologique, professé semble-t-il avec une certaine satisfaction.

Si bien qu'au bout du compte, *la Guerre du faux* partagerait avec ce qu'elle dénonce une involontaire ressemblance: cette manie précisément de la caricature, inquiétante certes parce qu'on la dirait privée d'âme. Eco paraît pourtant sentir cela, incapable toutefois de retenir devant son sujet le blâme du vrai, du bon, de l'authentique. Il est vrai que pareille réserve de l'analyse représenterait à elle seule une entreprise considérable, un travail sur la culture (ou sur les cultures) dont ce recueil n'était peut-être pas le lieu.

Mais tout de même, comprendre cela est une chose; en juger (et de la sorte en *disposer* moralement, esthétiquement et sociologiquement) en est sans doute une autre.